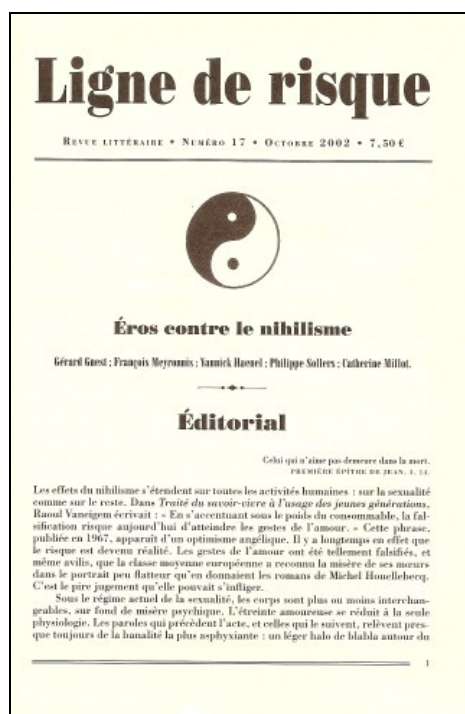


Le contre-cerveau



François Meyronnis

Au xx^e siècle, le souffle du néant a vibré, provoquant un sentiment panique. Dressé en « devineur d'énigmes », Nietzsche avait pressenti « cette longue et féconde succession de ruptures, de destructions, de déclin, de soulèvements ». Il avait prophétisé l'émergence du « plus inquiétant de tous les hôtes » : le nihilisme. Chauffant les dés du futur dans sa main, il avait prévu que cet hôte dangereux emporterait chaque chose dans son impulsion tourbillonnante.

Mettre l'« Homme » à la place de « Dieu », ou la science à la place de la religion, ce subterfuge diffère peut-être l'écroulement du sens. Mais après la Première Guerre mondiale, puis après Auschwitz et Hiroshima, comment éviter de voir la dépréciation générale en face ? Comment ne pas voir, en effet, que rien n'a plus d'ordre ni de finalité, et que chacun est confronté à ce chaos ? L'orgie meurtrière de 1914-1918, c'est le nihilisme en train de devenir monde. Au moment même où cela advient, un groupe cosmopolite de réfractaires

produit l'acte d'énoncer cette mutation radicale, en des termes inacceptables pour toutes les sociétés officielles. C'est le groupe Dada.

La fondation du Cabaret Voltaire, à Zurich, dans cette minime partie du continent qui échappe au cataclysme, intervient donc à un point-pivot de l'histoire occidentale : celui où son envers criminel gicle comme une spirale de feu, avant d'englober le monde entier dans l'élément de la destruction. Ainsi, Greil Marcus distingue-t-il, dans *Lipstick Traces*, deux lignes saillantes au XX^e siècle. Celle qui part de la guerre-monde et s'oriente vers le triomphe de la servitude. Et celle qui, avec Dada, ouvre une histoire parallèle de la subversion, où une magie blanche réplique à la magie noire sévissant sur la planète. L'opération consiste, pour « ces messieurs de Zurich », à déborder le nihilisme, à le porter jusqu'à son accomplissement, à le vivre jusqu'au bout. Devant la chute des anciennes valeurs, non seulement ils ne cherchent pas à maintenir ce qui tient encore debout, mais ils précipitent ce qui est caduc vers sa fin.

Emporté par les puissances de l'ironie et de la cruauté, Dada fabrique le contre-cerveau de son siècle. Son point de départ : un doute absolu renversé en affirmation extrême. « Le doute devint notre vie », dit Richard Huelsenbeck. Un doute si profond qu'il fait exploser les formes et dynamite la culture; qu'il piège les représentations et ridiculise les instances respectables. Plus et moins qu'une opinion, Dada est un vocable magique qui prend les esprits au lasso; « voilà – dit Tzara – un mot qui mène les idées à la chasse » : Huelsenbeck enchérit, comparant son effet moins à une « parole doucement persuasive » qu'à un « coup de tonnerre », à une « parole transmise par des estafettes au galop ». Avec ce mot, tout ce qu'on pense, dit, ou fait, est remis en cause. Et revêt, selon l'expression de Lautréamont, une notable quantité d'importance nulle.

Dada n'adhère à aucun catéchisme unilatéral. Tout en lui défie les normes. Commutant sans arrêt le *oui* et le *non*, il agit comme une machine infernale dirigée contre la logique. En même temps, il opère, selon Tzara, un « grand travail destructif ». Qu'est-il, sinon une centrale d'énergie au service d'un

principe de perturbation ? Lequel a pour contour le secret transmis au XII^e siècle par le Vieux de la Montagne, qui dirigeait la secte des Assassins : « Rien n'est vrai; tout est permis. » Guy Debord, revendiquant lui-même cette devise d'anarchie, suit le programme de Dada.

En effet, s'il est légitime de rapprocher la figure de Debord de celle d'André Breton, l'Internationale situationniste s'inscrit bien plus dans le sillage de Dada que dans celui du surréalisme. Comme les dadaïstes, les situationnistes furent des entrepreneurs de démolition cherchant à tout réinventer chaque jour. Ils voulaient atteindre le plein-emploi d'eux-mêmes. Ils espéraient déchirer la syntaxe mortifère qui conditionne l'existence sociale et la dégrade en existence pétrifiée. La royauté de l'instant leur semblait la seule manière de rejoindre une vie réellement vivante, loin de toute soumission aux règles marchandes. « Ne travaillez jamais », disait leur slogan.

Les situationnistes poursuivaient ce qu'ils appellent le « Passage au Nord-Ouest » : ce point miraculeux où, dans le vertige, s'expérimente la cohérence réversible du monde. On le trouve, ce point, à partir de la poésie; en découvrant, par exemple, qu'une ville en cache une autre et qu'on peut à chaque instant traverser la frontière. « Il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution, écrit Debord, mais bien de mettre la révolution au service de la poésie. C'est seulement ainsi que la révolution ne trahit pas son propre projet. » Malheureusement, à un certain point de l'histoire, celui d'une emprise par le capitalisme « spectaculaire », le faux devient « sans réplique » et résorbe par avance ce qui pourrait le contester. D'où un certain désespoir historique, dont témoignent les derniers textes de Guy Debord.

Quand le faux n'est plus dialectisable, quand on ne peut plus le mettre en effusion dans un bluff énorme, aucun groupe de franchisiseurs ne porte le saint Graal du négatif. Amener le nihilisme à son comble, voilà qui n'a plus aujourd'hui la moindre pertinence. Comment, d'ailleurs, y aurait-il besoin d'une « avant-garde » lorsque la Terre a pour seul milieu le ravage ? La possibilité

matérielle de la faire sauter existe à chaque minute, et l'économie mondialisée participe à son tour de cette mise en joue du vivant. Dès lors, un franchisseur est nécessairement en deçà du processus qu'il prétend révolutionner. Hâter la décomposition d'un ordre en miettes, pour dégager de nouvelles possibilités des décombres, ce souhait du franchisseur s'avère un mirage. Ainsi perd-il tout impact subversif, avant de devenir son propre simulacre.

Que faire ? La plupart ont choisi la résignation, l'accommodement. Mais des singularités peuvent concocter un nouvel avatar du contre-cerveau, et rejouer le « coup foudroyant » des dadaïstes. Pour cela, le plus simple est de suivre la voie indiquée par Tzara, c'est-à-dire de s'interroger sur la « véritable portée du rien ». Le contre-cerveau n'a plus à convoquer le néant pour accomplir le nihilisme. C'est déjà fait, et cet accomplissement se déroule interminablement sous nos yeux. Il doit en revanche désaxer le monde actuel en prenant les forces de négation à revers. Ne plus en remettre, mais penser enfin le *nihil* du nihilisme. Au plus profond, ce dernier radicalise le mépris de la métaphysique à l'encontre du rien. Ce qui n'est pas maniable, organisable, ce qu'on ne peut produire, échanger ou calculer, relève d'après lui du dérisoire. Surtout, il décrète la mise en équivalence des êtres et des choses, sans exclusion des humains. Il met le monde en réseau et l'ordonne au circuit. Il fonctionne selon une Bourse des valeurs dont les cotations incessantes déterminent la réalité. Mais si un jeu avec le néant a permis aux dadaïstes d'en finir avec les lambris de la culture classique, le même partenaire de jeu peut faire éclater la trame des réseaux comme une poche de vent.

Depuis le début, la métaphysique occidentale se blinde contre le vide. Ce blindage est son axiome inconsideré, que le nihilisme transforme en trépidation hystérique. « Peut-être, dit Heidegger, l'essence du nihilisme réside-t-elle dans le fait que l'on *ne prend pas* au sérieux le néant. » Par rapport à ce déni, le contre-cerveau déverrouille une brèche. Il tourne son attention vers le plus extrême du vide, geste indissociable d'une expérience poétique avec le langage et d'une

expérience de la pensée. Résultat : une encyclopédie extatique, plus proche du ravissement d'un non-savoir que du discours universitaire. Et une écoute de ce qui, d'habitude, se réserve dans la parole.

L'accomplissement du nihilisme est le point le plus critique. Mais il est aussi l'heure du retournement possible. S'y opposer en s'arc-boutant sur la vieille métaphysique, ou sur son avatar humaniste, relève de l'illusion. Quant à la surenchère, elle se dégrade vite en palinodie automutilatrice. Reste à disputer au diable ce qu'il tient pour sa part : le néant. C'est la voie choisie depuis 1997 par le groupe et la revue *Ligne de risque*.

François Meyronnis